



**PASCAL  
DEMARQUOY**

**Quel avenir pour  
nos  
îles de Lérins ?**

*Les Editions La Gauloise*

Pascal DEMARQUOY

QUEL AVENIR POUR NOS ÎLES DE  
LÉRINS ?

*Roman d'anticipation*

Les Editions La Gauloise

## **Avant-Propos**

L'écriture est un souffle de vie, une nébuleuse cathartique d'où l'on extirpe une décharge émotionnelle libératrice, un trop-plein de sentiments trop longtemps réfrénés.

Tomber amoureux d'un lieu est à l'égal de l'amour voué à une femme... à La femme... C'est avant tout une question existentielle, un ressenti profond, l'expression d'un moi je... moi ici... ici pour la vie. Une première rencontre, une inspiration introspective, un bouleversement des tripes, des battements cardiaques qui s'accélèrent contre notre volonté, puis l'apaisement, la quiétude, la sérénité. La profonde conviction d'avoir atteint un but, une étape ultime... C'est elle. C'est là. Ici, avec elle et pour la vie.

Cannes. Ses îles extraordinaires sur le territoire desquelles chaque instant participe d'un hymne à la beauté tranquille. Deux femmes splendides sûres de leur pouvoir inné de séduction, d'attractivité sauvage, de leur aura magique.

Mais si fragiles... Livrées sans retenue à la folie de l'homme, à ses penchants autodestructeurs, à son égoïsme

affligeant, englué dans le déni aveugle des dangers de notre temps, faisant fi du bien-être des générations futures.

L'espoir... L'aube d'un jour nouveau... Certains d'entre nous se battent au quotidien afin de préserver nos richesses... Oh ! Pas celles façonnées de main d'homme ! Je parle bien de notre nature chérie, de ce cadeau céleste, de notre extraordinaire patrimoine. La ténacité et le dévouement de ces hommes et de ces femmes sont inestimables. Une minorité consciente de l'enjeu de survie de notre espèce. Continuons à les exploiter puisqu'elles nous sont offertes, mais avec parcimonie, en pleine conscience de leurs limites, en œuvrant pour le renouvellement des ressources, en restant attentifs aux impacts environnementaux et en veillant aux méfaits de l'industrialisation à outrance. Notre faune et notre flore sont des trésors précieux, nos minimums vitaux...

Louons aussi ceux et celles qui par leur simple attention bienveillante, s'assurent à leur modeste niveau de ne pas abîmer nos lieux de vie, convaincus de la nécessité impérieuse des petits gestes protecteurs de tous les jours. Il n'y en a pas de petits...

La vie est précieuse. Il n'y a pas de vie sans nature. Elle a des droits et il est juste qu'elle puisse les recouvrer de fait. L'homme ne la possède pas, il n'en est qu'un locataire imposé.

Cet archipel cannois est une pépite terrestre parmi tant d'autres. Préservons-les en amoureux inconditionnels comme nous prenons soin de nos conjoints. Pour nos enfants et leur avenir...

# 1

La tête sur le point d'exploser un lendemain de soirée festive, je me dirigeais péniblement vers la terrasse de mon appartement perché sur les hauteurs de Cannes. Au loin, je distinguais le château de Sainte-Marguerite, cette île fantastique et envoûtante. En cette matinée de novembre, le soleil réchauffait l'atmosphère à en brûler l'épiderme. Anormal en cette saison. L'été avait été particulièrement chaud et sec, laissant cours d'eau, lacs et étangs, végétation dans un état de détresse encore jamais rencontré, même sur la côte d'azur. Mayly, ma compagne, mon ange, me rejoignit en silence comme à son habitude, et m'enlaçât tendrement. Accoudé à la rambarde, je réalisai à peine ma chance de pouvoir observer ces terres lointaines et si proches en même temps. Les levers de soleil extraordinaires en cette saison rivalisaient de magnificence avec les couchers qui ne voulaient pas demeurer en reste. Aux couleurs chatoyantes du matin levant venaient se succéder la luminosité resplendissante du soleil estival puis la déclinaison blafarde vers l'oubli du soir avant de laisser place à une féerie de palette aux teintes jaune orangé en dégradé digne d'un artiste de génie.

Le souvenir de mon épopée fantastique planait toujours et encore au-dessus des brumes immaculées tournoyant avec

majesté autour du château endormi. Trois années s'étaient écoulées depuis mon retour parmi mes contemporains. Je me demandais où et comment vivaient Muriel et sa famille, ce qu'était devenu le petit Jules débordant d'énergie qui avait dû bien grandir maintenant. Je ne les avais jamais revus mais c'était peut-être mieux ainsi. J'avais depuis rencontré une autre femme extraordinaire qui avait su lire en moi comme en un livre ouvert. Elle avait su d'instinct exhumer et traduire mes traumatismes, vaincre mes barrières défensives et surtout comprendre puis respecter et même nourrir mon besoin devenu viscéral de liberté, de libre-arbitre et d'identité fondamentale. Elle m'acceptait tel que j'étais sans jamais chercher à me parer d'artifices, à me mouler en une personne qui ne me ressemblerait pas, à me conformer en un modèle convenu acceptable par notre société formatée et j'en étais heureux. Tout simplement. Il émanait de sa nature généreuse un altruisme inné puis façonné dans la douleur de son propre vécu. Nous nous étions rencontrés par hasard au détour d'une rue. Un simple regard avait suffi à fusionner de connivence. Nous avions tous deux soifs de catharsis pour exorciser nos angoisses et nos peurs inavouées afin de mieux affronter ensemble notre futur. Derrière chaque homme accompli, il y a toujours une femme attentive et aimante.

Nous sommes le 15 novembre 2022, et aujourd'hui nous sommes déjà huit milliards d'habitants sur notre planète. Nous atteindrons dix milliards d'âmes à l'horizon 2100. La situation géopolitique mondiale altérerait depuis plusieurs années déjà l'ambiance de notre quotidien. Prisonniers d'une actualité délirante de mauvaises nouvelles et de catastrophes

innommables, chaque jour passé déversait son trop-plein de cadavres qui alimentaient à l'envi la sphère médiatique de scoops facilement obtenus. Et pourtant, à observer la mer au loin dans la paisible douceur d'un matin d'automne, nul ne pouvait imaginer que la guerre était bien à nos portes. Dès lors que le bruit des bottes et des bombes ne parvenait pas à leurs oreilles, la majorité des peuples occidentaux n'étaient guère préoccupés que par la sauvegarde de leur propre confort et niveau de vie. Au risque de surprendre quelques-uns de mes lecteurs, je crois pouvoir affirmer que les images déroulées en boucle sur les chaînes d'information en continu devenaient même de moins en moins intéressantes, bouleversantes, choquantes. Elles faisaient déjà partie du passé d'une certaine façon. À trop vouloir insister sur un sujet, il en devient moins croustillant, du déjà-vu, de la routine malsaine. Des gens mourraient tous les jours, victimes de nouvelles maladies virales, de conflits, d'attentats, de répression, de malnutrition, de pauvreté à nos portes et tout cela n'émouvait plus que les personnes directement impactées.

Mes pensées négatives s'égarèrent dans la brume légère stagnant dans la vallée qui rejoignait la mer face à moi, slalomant entre les immeubles d'habitation construits au plus près les uns des autres afin de loger un maximum de personnes dans un minimum de place, rentabilité oblige. Décidément... les réveils difficiles ne me réussissaient pas en termes de moral ! La douce quiétude matinale ne parvenait pas à apaiser un sentiment de malaise irraisonné de proximité avec un événement grave, pourtant instinctivement réprimé par mon pragmatisme inné et un optimisme habituellement plus manifeste, voire exacerbé. Je

finis par agacer ma compagne avec mon comportement inattendu et elle n'avait nul besoin de supporter mes sautes d'humeur en ce moment, elle qui vivait une période difficile de transition aussi bien personnelle que professionnelle. Je me dépêchais de rectifier mon humeur acariâtre en évacuant ces mauvaises idées pour la prendre dans mes bras et la rassurer. Malgré ma bonne volonté, le ressenti malsain persistait et je ne parvenais pas à le maîtriser complètement. Elle tenta une approche plus sensuelle en m'embrassant tendrement mais rien n'y fit. Je n'étais assurément pas de bonne compagnie en cette matinée qui s'évertuait à débiter étrangement. Elle s'échappa pour retourner sous la couette, m'abandonnant à mes tristes réflexions.

Alors que je me replongeais dans mes débats intérieurs, l'atmosphère sembla se figer petit à petit pour ne faire qu'un avec un simili vide sidéral. Tous les bruits lointains de circulation automobile s'étaient soudain tus. Oiseaux, insectes et animaux devenus muets procuraient une douloureuse sensation d'absence de vie. Même les écureuils habituellement occupés le matin à chercher leur nourriture en grignotant les fruits des pins voisins faisaient mine d'affolement incrédule. L'ambiance était bizarrement devenue plombée, éteinte, comme dans une pièce anéchoïque absorbant la plus infime onde sonore. Une angoisse sourde monta aussitôt en moi, allant grandissante jusqu'à me submerger sous un immense raz-de-marée de peur incontrôlable. Que se passait-il ? Étais-je devenu fou ? Ou bien subitement sourd, insensible ? Je sentis la pression atmosphérique diminuer brutalement. Puis un vent violent se leva, presque instantanément transformé en tempête. Au loin, des trombes d'eau s'élevèrent



au-dessus de la mer, transformant celle-ci en un ballet dantesque terrifiant. Le ciel s'assombrit en une nuit ténébreuse. Des murs d'eau progressaient à vive allure vers la côte. Tout se mit en mouvement autour de moi. Je vis avec stupeur les tuiles des maisons à proximité s'envoler, des tables, des stores, des toitures entières se soulever jusqu'à être arrachées de leur embase. Je me tenais fermement à la rambarde, paralysé. Une violente douleur à la tempe... Le trou noir...



## 2

Lorsque je rouvris les yeux, j'étais allongé dans une salle austère entièrement blanche. Occulter les couleurs flamboyantes d'un matin automnal pour la vision d'un noir profond puis découvrir cet endroit immaculé ne pouvait être qu'un message subliminal pour me faire entrevoir la mutation inéluctable vers la dernière étape de ma vie. Mon subconscient cherchait-il à me faire admettre avec fatalisme la triste réalité ? Je regardais autour de moi, à la recherche d'un quelconque indice pour identifier cet endroit étrange, mais aucun ornement ne venait altérer la pureté de cette pièce. Une inquiétude confuse commençait à m'oppresser. Je m'assis sur cette couche qui ressemblait à s'y méprendre à une banquette de consultation médicale. Aucune ouverture, aucune porte ni fenêtre et le silence angoissant du lieu ajoutait à la sensation de malaise. La source invisible de luminosité demeurait un mystère. Était-ce cela le paradis ? Étais-je passé de vie à trépas ? Un mauvais rêve peut-être ? Je posai les pieds sur le sol. Le contact provoqua un phénomène hallucinatoire inattendu. C'est bien ça, je rêvais ! Je marchais littéralement sur l'eau !! Des centaines de poissons nageaient dans un paysage de fonds marins inimaginable. Je parcourais le plafond transparent d'un immense aquarium qui se dévoilait au fur et à mesure que j'avançais. Je pouvais apercevoir des dauphins se poursuivre les uns les autres en un ballet ludique, passant et repassant au travers de failles dans les rochers. Il y

avait là sars, daurades, saupes, muges, gobies et girelles à profusion. Des rougets remuaient les fonds sableux au milieu d'une forêt de posidonies, à la recherche de vers marins. Quelques rascasses paressaient le long des tombants. Loups, barracudas et même tassergals surveillaient patiemment leur cheptel en attendant l'heure du festin. Un banc de maquereaux passa à toute vitesse devant moi, mus par leurs coups de queue énergiques. Je n'avais jamais vu autant d'espèces réunies. C'était tout bonnement ahurissant.

Le sol redevint totalement opaque dès que je vins me rasseoir sur le lit, un peu faiblard. Puis une ouverture se créa dans le mur sans que je ne comprenne comment, pour laisser passer une femme et un homme vêtus de blouses bleu turquoise et munis d'une coiffe en tissu de même couleur. Ils portaient également un masque, une visière et des gants, un mauvais souvenir pas si lointain, dans mon esprit en tout cas. Ils me posèrent tout un tas de questions en français concernant mon état de santé, ma provenance, mes activités auxquelles méfiant, j'hésitais à répondre, ne sachant pas très bien où je n'étais ni à qui j'avais à faire. Je prétextai un passage amnésique. Ils m'auscultèrent longuement, avec minutie, mesurèrent ma température, utilisèrent des instruments sophistiqués dont j'ignorais l'existence. Ils m'injectèrent d'autorité un produit ou un objet sans même que je ne ressente la pénétration désagréable d'une piqure dans l'épiderme. Puis ils me firent respirer une émanation provenant d'une petite capsule de verre et je m'endormis sur-le-champ.

Je repris connaissance dans une seconde pièce. On m'avait revêtu de tissu blanc. La chambre était de forme semi circulaire, décorée cette fois avec sobriété certes mais aussi avec une modernité quasi prophétique. L'ameublement était simple et fonctionnel, précurseur et audacieux avec ses lignes épurées au maximum, je n'avais encore jamais rien vu de tel. De simples étagères aux courbes voluptueuses posées sur des rayons lumineux supportaient des objets inconnus aux formes improbables, aux contours vaporeux et changeant régulièrement d'aspect, tels des hologrammes animés. Ils concurrençaient des tableaux projetés sur les murs montrant des paysages de toute beauté qui eux-mêmes rivalisaient avec la nuit étoilée scintillante du plafond. Le lit était comme suspendu dans les airs, posé sur une sorte de coussin magnétique. Les murs s'illuminèrent dès que je posai les pieds au sol. À peine j'en effleurai le montant, une fenêtre en forme de hublot circulaire à l'instar de celles du célèbre Palais Bulles, la fameuse résidence de Pierre Cardin à Théoule-sur-Mer, se débarrassa de son occultation, éteignant concomitamment l'éclairage intérieur devenu superflu. La vision extérieure était tout bonnement fantastique. M'appuyant incidemment sur l'hublot, j'ouvris alors une porte dans le mur adjacent me donnant accès à une immense terrasse circulaire située au jugé au vingtième étage d'une tour. Avec une vue panoramique sur presque 270 degrés, je dominais toute la côte de la pointe de l'aiguille de Théoule-sur-Mer à l'ouest, jusqu'au Cap d'Antibes à l'est.

Je me trouvais visiblement sur l'île Sainte-Marguerite à l'emplacement du fort royal qui n'existait plus dans l'état que je

lui connaissais. La friche de mes souvenirs obstruait déjà ma mémoire. Je peinais à me rappeler la dernière vision de la riviera à cette époque florissante où la douceur de vivre allait de pair avec les vacances au soleil et le farniente des corps alanguis sur le sable brûlant. Tôt le matin, la mer ressemblait à un lac endormi où il faisait bon nager avant l'afflux des touristes. L'animation de la journée estivale laissait place en début de soirée à un calme relatif avant le déferlement des amateurs de pique-niques festifs ou de rendez-vous romantiques. Lieu de pèlerinage des aficionados cinéphiles en quête d'une photo au pied des marches du palais, Cannes était un havre de paix dont la renommée internationale n'était plus à bâtir, même dans les endroits les plus reculés de la planète. Dans l'imaginaire collectif largement exacerbé par la faune *médiatico-bling-bling*, la ville était devenue au fil des années, synonyme de luxe, de luxure, de superficialité. Même s'il est vrai que les festivals attiraient chaque année une foule bigarrée de m'as-tu-vu bobo haute en excentricité et en exhibitionnisme, la ville n'en restait pas moins un endroit où vivre localement rimait en réalité avec simplicité. Loin des clichés communément focalisés sur Le festival, celui du film au mois de mai, sur les grands hôtels et les boutiques de luxe, Cannes était en fait une superbe station balnéaire laborieuse qui attirait chaque année de nombreux touristes venant surtout profiter de ses plages magnifiques, de ses eaux turquoise et de son taux d'ensoleillement exceptionnel.

Ce que je pouvais observer devant moi dépassait l'entendement. Une vision fantasmagorique, imaginaire, tout droit sortie d'un film de science-fiction. Tout l'horizon n'était

plus que constructions futuristes, tours d'habitations défiant les théorèmes de l'équilibre, structures novatrices dignes des plus grands architectes. Des bâtiments fantastiques avaient remplacé dans la vallée de la Siagne, les exploitations agricoles de maraîchage et d'élevage. De véritables cités lacustres s'étaient depuis multipliées dans la zone du bord de mer qui semblait désormais protégée contre les inondations, fréquentes lors des fortes pluies. Le barrage du lac de St-Cassien avait sans doute été transformé ou renforcé pour anticiper une vague destructrice sur tout ce périmètre à risque majeur d'inondation. Ou pas... Un pont pour piétons avait même été édifié pour relier le continent à l'île, directement de la pointe croisette à la plateforme du fort. Il avait une forme fluide, harmonieuse, presque aérienne s'élevant suffisamment haut en son arche centrale pour laisser place en-dessous au passage de splendides voiliers. Des véhicules volants autonomes évoluaient silencieusement dans les airs en suivant des couloirs de navigation. Des systèmes automatisés performants semblaient avoir été développés pour éviter les collisions tellement ces acrobates aériens étaient nombreux. Ils virevoltaient de-ci de-là directement au sortir des terrasses des appartements jusqu'à rejoindre ces autoroutes pour y être régentés par des systèmes auto directifs. Pourtant éveillé, je croyais rêver ce film d'anticipation, « *Le cinquième élément* » de Luc Besson.

D'aussi loin que ma vue portait, la végétation paraissait avoir été totalement éradiquée pour être remplacée par les seules constructions bétonnées d'origine humaine. Des plantes et des arbres en pots ornaient certes les façades et les terrasses des

bâtiments mais, sans même présumer de loin s'ils pouvaient être naturels ou artificiels, ils étaient de toute façon emprisonnés sans espoir de communion ni de connexion entre eux par l'essence du sol. Le niveau de l'eau était tellement haut que toutes les constructions du bord de mer étaient élevées sur pilotis. La moitié des terres de l'île était déjà submergée par les eaux. Les 24000 mètres carrés de terrains destinés à supporter les installations de l'observatoire de Super-Cannes, du restaurant, de la ligne du funiculaire et de ses deux gares, n'étaient plus désormais qu'une immense construction surplombant la côte et s'étalant sur toute la pente sud de la colline du quartier de la Californie. Seul le pinacle de l'observatoire était encore partiellement visible. Celui du château d'eau également, à observer attentivement, avec son architecture d'inspiration gothique en forme de donjon surmonté d'un parapet et de créneaux reposant sur des mâchicoulis.

*A suivre...*